

re, puisqu'elle a ses penseurs et ses écrivains. Que la richesse infinie de la littérature française ne nous écrase pas de sa majesté, ne nous plonge pas dans une sorte d'anéantissement cérébral ! Cet héritage est à nous ; il faut nous en nourrir, y prendre surtout une discipline intellectuelle. L'admirer uniquement, se dire que l'on n'atteindra jamais à ces sommets, se décourager devant tant de perfection, ne rien faire, serait se fermer à la plus haute leçon que cet héritage nous donne, et renoncer à le perpétuer comme il veut l'être, non comme un trésor inerte, mais comme une chose mobile et vivante, beauté féconde et inspiratrice, idéal toujours en un « perpétuel devenir ».

Mesdames et Messieurs,

Je termine ici ce trop long travail. Bossuet disait, c'était dans son discours de réception à l'Académie : « Nous n'égalons jamais nos propres idées ». Je sais mieux que personne que je n'ai pas égalé les idées que j'avais à vous exposer ; je savais d'avance que l'expression n'atteindrait pas à la hauteur du sujet ; je vous l'avais loyalement confessé. Si, du moins, à travers mes pauvres paroles, vous avez vu un acte d'amour envers la culture française, et un acte de foi en sa survivance et son rayonnement ici, par le ministère de notre race, je me consolerais de mon insuffisance. Au reste, la cause que je voulais servir était toute gagnée auprès de vous ; et vous n'aviez pas attendu mes faibles accents pour comprendre l'idéalisme de notre génie, pour travailler à son expansion, pour lui jurer une inviolable fidélité.